



Abou Sangare,
le 2 octobre à Paris.

«L'Histoire de Souleymane», cycle infernal

Un livreur à vélo se débat pour survivre et obtenir ses papiers dans le film de Boris Lojkine, qui dépeint le quotidien de ces travailleurs corvéables à merci comme une course d'obstacles permanente.

Personne au Festival de Cannes, quand eut lieu la projection officielle de *L'Histoire de Souleymane*, ne pouvait imaginer que le film sortirait cinq mois plus tard dans un contexte encore plus lourd et menaçant, après le tumulte autour de la loi immigration du début de l'année et les discours de fermeté martelés par Gérard Darmanin. Pour la simple et bonne raison qu'il aurait fallu, pour l'anticiper, coucher sur le papier le scénario que tout le monde aurait jugé kamikaze d'une dissolution ratée portant le RN en position de force et à la tête du ministère de l'Intérieur, Bruno Retailleau, qui sitôt investi multipliait à dessein les déclarations-choc, comme sur l'Etat de droit, «*ni intangible ni sacrés*». Quand on a demandé à l'acteur principal du film, Abou Sangare, ouvrier mécanicien d'origine guinéenne, entré en France à 16 ans et sept ans plus tard toujours sans-papiers, comment il regarde et comprend ces derniers soubresauts de l'actualité, il se fige : «*Je ne fais pas de politique.*»

Entrelacs. On peut dire que sa situation personnelle et le rôle que le film lui fait jouer sont au contraire ce que l'on peut voir de plus urgent et politique. Le jeune homme, par ses origines, son histoire, avait vocation à rester une ligne statistique sur l'évaluation de population migrante en provenance d'Afrique de l'Ouest, un nom perdu dans des milliers de pages administratives, de dossiers en souffrance, avec au bout de plusieurs mois d'attente, quelques lignes laconiques signifiant un refus, une porte demi-ouverte soudain fermée. Abou Sangare n'est pas livreur, il n'a jamais essayé de se faire passer pour un opposant politique contraint de fuir de son pays comme tente de le faire son personnage. Il prête son charisme, sa fragilité et sa fantastique expressivité à Souleymane, que l'on voit se faire balader partout et crawler à fonds perdus dans un entrelacs dingue d'adversité, de fric, d'admi-

nistration, de systèmes d'entraide qui dissimulent trafics et coup tordus, et d'ubuesques dialogues impossibles avec les standardistes robotisées des pourvoyeurs d'auto-entrepreneuriat. Le film objective ainsi à quel point le monde du service numérique a permis de mettre en musique, selon un tempo digne du Chaplin devenu rouage effaré dans le travail à la chaîne des *Temps modernes*, une force d'autant plus disponible et corvéable qu'elle n'est pas en mesure de revendiquer grand-chose, ou de s'exprimer, et une société urbaine connectée qui s'est, elle, habituée à ne plus supporter la moindre marge d'attente entre son désir, le moment du clic et celui de la consommation.

Fantômes. Le quotidien de Souleymane paraît ainsi une course d'obstacles qui se hérissent devant lui pour l'empêcher d'avancer. A l'inverse, son travail ne consiste pas qu'à livrer des produits, il est aussi en charge de maintenir vivant pour de plus vernis que lui ce rêve de fluidité magique et de disponibilité des biens offerts qu'a imaginé pour nous la plénitude du capitalisme cool, par la grâce illégale de ces intercesseurs fantômes auxquels la fiction donne soudain un visage, un passé, une humanité qui sinon n'a ni lieu, ni moment, ni raison de se déployer pour rompre on ne sait quel charme d'opérativité totale. Coincer des individus dans des postures volontairement inconfortables pour permettre aux autres de se sentir flotter à l'aise, c'est aussi ce que dessine ce film et ce dont témoigne encore le statut de son comédien principal. Car, chose rare, si le film est bon, s'il nous plaît, c'est qu'il endure sa condition et la sublime pour nous, mais au risque que ce don ou ce talent ne lui soient d'aucun secours.

D.P.

L'HISTOIRE DE SOULEYMANE
de BORIS LOJKINE
Avec Abou Sangare, Nina Meurisse... 1h33.